



Présence, parcours et paradoxes de Valentin Yves Mudimbe

COMMUNICATION DE WILLY BAL

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 AVRIL 2004

Valentin Yves Mudimbe (ou encore Vumbi Yoka Mudimbe au temps de l'interdiction des prénoms chrétiens au Zaïre) est l'un des intellectuels africains les plus marquants du dernier tiers du vingtième siècle, tant par son œuvre elle-même que par la réception de celle-ci. Une réception à l'échelon international, intercontinental (Afrique, Europe, Amérique). Une réception contrastée : surprise, admiration, étonnement, irritation. L'œuvre est également contrastée, tant par les genres (poésie, roman, essai) que par les domaines auxquels elle touche (philosophie, anthropologie, psychanalyse, linguistique, théologie, philologie, histoire, critique d'art et histoire de l'art).

Venant d'entrer dans la soixantaine, V. Y. Mudimbe compte à son actif une quarantaine d'ouvrages et une bonne centaine d'articles. La littérature critique qui lui est consacrée ne compte pas moins, selon une bibliographie récente, de 161 items, parmi lesquels 15 travaux universitaires, des thèses de doctorat pour la plupart, présentés en Afrique, en Europe, aux États-Unis, au Canada. À cela vient de s'ajouter le gros volume de *Mélanges* qui lui a été récemment offert (Archives et Musée de la littérature, Bruxelles, 2002).

V. Y. Mudimbe est né à Likasi (ex-Jadotville) le 8 décembre 1941, dans une famille chrétienne de troisième génération. Ses grands-parents étaient cultivateurs. Son père travaillait à l'Union Minière du Haut-Katanga en qualité d'ajusteur, donc d'ouvrier qualifié. C'était un « évolutant », qui aurait ambitionné de faire de son fils un ingénieur.

Mais, élève brillant, d'une étonnante précocité, le jeune Valentin se voit, dès sa huitième année, destiné à la prêtrise. Comme bien d'autres, cette famille chrétienne avait gardé des racines traditionnelles. C'est ainsi qu'à l'occasion d'un retour au village ancestral pendant les vacances scolaires, le garçonnet a suivi l'initiation traditionnelle des Luba-Sonkye proposée par les Maîtres de la Nuit. Elle constituait en une mythologie des commencements du monde. Quoiqu'il ait dit plus tard n'en avoir guère tiré d'exaltation, l'écolier se trouve déjà placé en position d'entre-deux, entre l'enseignement, certes dominant, reçu des Pères Missionnaires et le dépôt de la tradition. Ne peut-on voir dans cette situation le premier indice de l'expérience de la « déchirure » qui va marquer sa pensée et ses écrits d'adulte ? Certains titres de poèmes ou de romans en témoignent, tels *Déchirures* (1971), *Entretailles*, précédé de *Fulgurances d'une lézarde* (1973), *Entre les eaux : Dica, un prêtre, la révolution* (1979), *L'Écart* (1979). Dix ans plus tard, on retrouvera cet écartèlement dans *Shaba Deux : Les carnets de Mère Marie-Gertrude*.

C'est sans surprise que l'on retrouve Mudimbe adolescent sous l'habit bénédictin de Frère Mathieu, au monastère Saints Pierre et Paul de Gihindmuyaga (Rwanda). Là s'impose à lui la règle *princeps* de la vie bénédictine : *Ora et labora*. Elle va imprégner profondément et infléchir à jamais sa conception de vie et de l'activité humaine, même si plus tard, pour lui, *ora* sera réduit à l'ombre d'une réflexion et d'une méditation sur le *cogito* cartésien. Vers les cinquante ans, il avouera : « J'ai dû me rendre à l'évidence : l'agnostique que je suis devenu, aujourd'hui dans ses réflexes les plus quotidiens et les plus ordinaires se réfléchit fidèlement en une lointaine éducation, en un jardin bénédictin. »

D'où le livre du cinquantenaire (publié en 1994), dont le titre *Les Corps glorieux des mots et des êtres* fait référence à Merleau-Ponty mais dont le sous-titre exprime bien une indéfectible fidélité : « Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine. » Toujours cette dualité.

Mais revenons en arrière. Au lendemain de sa sixième latine, le jeune Valentin avait adopté une devise : *Etiam omnes, Eyo non*. Celle-ci rejoindra plus tard le « penser autrement » de Michel Foucault, que Mudimbe fréquentera beaucoup. Ainsi, dès la préadolescence, dans une sorte de choix pré-réflexif, il se plaçait à l'écart.

L'écart, autre mot-clé que nous avons déjà trouvé en titre de l'un de ses romans. À l'écart des idées dominantes, du penser collectif, globalisant.

Mudimbe rejette le monde pour une quête personnelle, permanente, sans fin, pour un questionnement de soi. Mudimbe, un homme inquiet, en savoir et dans l'existence, ouvert à une invitation constante à la solitude et à l'austérité spirituelle. « Je suis dans la solitude comme un noyau dans le fruit » pourrait-il dire après Rilke.

Cet individualisme critique creuse profondément l'écart — encore un écart — entre lui et le caractère tribal, communautaire de la culture africaine.

En revanche, la nature africaine le marque à jamais. Je cite : « Sentir autour de moi, silencieuse et complice, la vie des arbres, la présence de la nature. » Cette proximité de cœur, c'est probablement ce qui va le garder du dessèchement intellectuel qu'auraient pu induire ses longues déambulations philosophiques.

Des années d'inconfort spirituel, de tarissement de sa vocation monastique, conduisent Valentin Mudimbe à abandonner l'habit de Frère Matthieu. Nous le retrouverons en 1961 à l'université Lovanium de Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa).

C'est là qu'il obtiendra en 1966 une licence en philologie romane, avec un mémoire de grammaire. C'est dans ce cadre que nos destinées se sont rencontrées et même, dans une certaine mesure, mêlées. Un de ses commentateurs, Julien Kilanga Musinde, de l'université de Lubumbashi, se permettra même d'écrire que Valentin Mudimbe est le fils de Willy Bal...

De Lovanium, le chemin était tout tracé vers Louvain. Mudimbe va y préparer, sous la direction d'André Goosse, un doctorat de sémantique, qu'il défendra en 1970. Mais entre-temps, ce glouton intellectuel, d'aucuns parleront même d'un anthropophage culturel, a obtenu en 1968 un diplôme de sociologie à l'université de Paris-Nanterre — la date et le lieu sont significatifs. Cette université lui confiera bientôt un enseignement de sociolinguistique.

Il rentre au Congo, où débutent simultanément sa carrière littéraire et sa carrière universitaire. Sa carrière littéraire avec un recueil de poèmes, *Déchirures* (1971), suivi du roman *Entre les Eaux. Dieu, un prêtre, la révolution* (1973). Cette œuvre sera couronnée en 1974 du grand prix du Roman catholique. Trois ans plus tard, Mudimbe recevra le grand prix Senghor des Écrivains de langue française et,

à la même date, le titre de Chevalier de la Pléiade, dans l'Ordre de la Francophonie et du Dialogue des Cultures (Paris).

Il entame sa carrière universitaire à l'université Lovanium de Kinshasa et la poursuit à Lubumbashi (ex-Élisabethville) où est transférée la faculté de Philosophie et Lettres à la suite de la nationalisation de l'enseignement universitaire décidée par le régime en place.

N'étant bridé par aucune allégeance politique, usant subtilement de la réserve inculquée par les Pères Bénédictins, Mudimbe put assez longtemps voguer sans sombrer dans les eaux agitées et de plus en plus troubles de la kleptocratie mobutiste. Les années les plus pénibles pour lui furent de 1972 à 1979, pendant lesquelles il exerça des fonctions importantes à l'université — notamment celle de doyen — et hors de l'université dans des organismes scientifiques.

Malgré ses efforts et des concours importants venus de l'étranger, il ne put qu'assister, angoissé, impuissant à la décomposition progressive de l'université, minée par une politisation systématique, corrodée par une corruption généralisée, déchirée par des luttes de factions. La politique mystificatrice de l'« authenticité » devait évidemment finir par l'emporter, mettant fin à tout esprit d'université.

Puis vint le moment de vérité. Le régime de Kinshasa voulut coopter Mudimbe au bureau politique du Parti unique, faire de lui en quelque sorte le penseur du régime. Il est des promotions auxquelles, sous la dictature mobutiste, on ne peut échapper que par la fuite. Un matin d'août 1980, il se glissa silencieusement hors de l'université de Lubumbashi et put prendre un avion pour les États-Unis. Par bonheur, sa famille put le rejoindre quelque temps après.

Une nouvelle vie, une nouvelle langue, une nouvelle carrière universitaire s'ouvrent à lui. Je n'en citerai que les points les plus saillants. Il enseignera à la Duke University (Durham, Caroline du Nord), au collège d'Haverford (Pennsylvanie), à l'université de Stanford (Californie), puis de nouveau à la Duke University. En 1989, il obtient le prix Herskovitz d'Études africaines. Il est invité comme professeur visiteur dans plusieurs universités africaines, américaines et européennes, notamment à la Freie Universität de Berlin (1999). En 1997, l'université Denis-Diderot de Paris VII le promeut docteur *honoris causa*.

Pour cerner le parcours spirituel de Mudimbe, revenons aux années soixante, à son entrée à Lovanium. Fraîchement indépendante, l'Afrique intellectuelle et

politique était soulevée par diverses idéologies anti-colonialistes. À ses débuts à Lovanium, déclare Mudimbe, « Marx m'était proposé en lien d'espoir ».

L'atmosphère du temps mérite d'être rappelée brièvement. C'était l'époque de rapprochement du marxisme et de chrétiens progressistes, ce qui se disait dans les expressions d'alors « la main tendue » et « les compagnons de route ». L'exemple le plus frappant en est le dialogue officiellement engagé entre le Père Girardi, professeur au Salesianum de Rome, et Roger Garaudy, du bureau politique du Parti communiste français.

En Afrique centrale, deux faits marquants : la tentative infructueuse de Che Guevara d'y implanter l'action révolutionnaire (avril-novembre 1965), l'insurrection paysanne d'inspiration maoïste menée par Pierre Mulele, ancien novice josphite, au Kwilu (1963-1968), promise à un échec sanglant.

Jeune Africain généreux et naïf, Mudimbe n'aurait pu sans doute échapper à la tentation marxiste. Dès les premières années de l'éveil politique en Afrique noire, le marxisme paraissait en effet fournir l'inspiration utile pour le renouvellement du continent. Que ce soit dans les études africanistes, à peu d'exceptions près, comme entre autres Georges Balandier. Que ce soit en politique, c'était l'ère des « socialismes africains ». Ceux-ci étaient marqués par les fantasmes d'un renouvellement illusoire de l'histoire ; concrètement, ils n'ont abouti qu'au détournement du propos marxiste qu'ils comptaient établir. Sur ce plan aussi, des exceptions : Houphouët-Boigny en Côte-d'Ivoire, et surtout Senghor, qui, dans sa lecture du socialisme a déconstruit le Marx d'après 1848 au profit d'une interprétation proudhonienne et chrétienne.

Dans les années septante, Mudimbe croyait encore en l'efficacité du socialisme. Mais est venu ensuite l'impitoyable constat de l'échec remarquable du paradigme marxiste. Un beau rêve avorté qui sombre dans les écuries d'Augias des républiques africaines, dans le poto-poto de la corruption, du sang, de la mission généralisée, où finissent par se rencontrer tous les régimes, les capitalistes kleptocratiques, les populistes ou les marxisants ou ceux dont la tyrannie sanguinaire confinant à la folie ne s'abrite derrière aucun paravent idéologique.

De son passage par le marxisme, Mudimbe gardera une attention extrême, je cite, « à la valeur opératoire de l'analyse marxiste pour la compréhension des formations sociales africaines ». Il en vient ainsi à un humanisme spiritualiste qui

s'exprime en ces termes : « [...] je me demande si en essayant de rendre simplement compte de nos misères et de nos déchirements en Afrique, je ne pourrai pas, témoignant pour la promotion de l'homme, témoigner aussi pour l'Esprit. »

Divers mouvements idéologiques se réclamant du continent noir viennent battre en brèche les évidences du colonialisme : la Négritude, le Pan-africainisme généalogique de Cheikh Anta Diop, le culte de l'authenticité. Tous proclament une altérité africaine absolue.

Mudimbe est rebelle à ces diverses idéologies. Pour la Négritude, dont la belle période va de 1945 à 1960 mais qui était restée ignorée des colonies belges jusqu'à l'Indépendance, il estime que son succès tenait à la qualité intellectuelle de ses ténors, surtout les poètes : le Guyanais Léon-Gontran Damas, le Martiniquais Aimé Césaire — qui a lancé le terme —, et le Sénégalais Léopold Sedar Senghor, l'immense Senghor dont l'œuvre poétique a véritablement « encensé » la langue française. Mudimbe admirait profondément Senghor poète et philosophe, élégant glossateur d'un socialisme africain non marxiste. Mais pour lui, la Négritude ressortissait à un virage particulier de la pensée occidentale marqué par le relativisme culturel, qui s'était manifesté en France mais aussi en Allemagne et aux États-Unis. Plus fondamentalement, il lui reprochait son caractère essentialiste, prétendant opposer à la globalisation du regard que l'Occident porte sur les autres une globalisation africaine.

La thèse panafricaniste de Cheikh Anta Diop tendait à restituer l'Égypte au continent noir et à décrire l'identité culturelle africaine d'aujourd'hui comme remontant à la civilisation de l'Égypte ancienne. « Les fantasmes généalogiques ne m'ont jamais intéressé », commente Mudimbe.

L'autre courant de nationalisme culturel, qui n'a pas — et de loin — la même consistance intellectuelle, est le culte barnumesque, logomachique, souvent sanguinaire de l'« authenticité » d'après Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga. Un culte qui va du rejet des prénoms chrétiens et du costume européen jusqu'à la catastrophique zaïrianisation de l'économie.

« Les mystifications dont nous vivons ne nous sont d'aucune aide », écrit Mudimbe en 1991. « Ce sont des mythes auxquels personne ne croit vraiment. Ils tournent à vide, obscurcissant la pensée des plus intelligents et des plus généreux.

Qu'au Zaïre par exemple, les thèmes de l'authenticité aient pu, sérieusement, être entonnés et aient survécu de 1970 à 1990, au moment même où le pays se dégradait progressivement et glissait dans l'incohérence, n'est simplement pas compréhensible. »

Toutes ces idéologies, de la négritude à l'authenticité, postulent un référent africain monolithique, idéalisé, complètement autre, un objet existant en soi, antérieurement à tout projet de discours, à toute expérience de conscientisation par un sujet.

Usant dans ses recherches centrées sur l'Afrique de la double discipline de la philosophie et de la philologie, Mudimbe renouvelle les conceptions en sciences humaines et sociales en proposant une véritable restauration du sujet dans la constitution du savoir propre à ces sciences. Pour lui, l'expérience du sujet y est posée comme le critère fondamental de la vérité.

Mais ce sujet lui-même est situé historiquement, il n'existe que dans un contexte. Il a une histoire, il est doté de mémoire. Or toute mémoire fait partie de la vie et d'une histoire en mouvement et donc de ses oublis.

Nous touchons ici à un point vital du discours de Mudimbe sur les réalités africaines du temps présent. Un point où se croisent l'inquiétude existentielle de l'homme Mudimbe — son appartenance à deux cultures est-elle viable ? — et d'autre part sa pratique scientifique et humaniste. Concrètement parlant, je cite : « [...] Il est clair que les mémoires " africaines ", les anciennes et la coloniale, loin de s'opposer se complètent plutôt. » « Je pense les incarner », ajoute-t-il. Et encore : « [...] savoir que la colonisation belge faisait partie de l'histoire de l'Afrique centrale et que les discours de la différence, promouvant une authenticité culturelle, ne pouvaient ni s'articuler hors de ce fait brut, ni le nier. » Je cite encore : « [...] Les deux mémoires (africaines toutes les deux, l'une ancienne, l'autre moderne coloniale) ne peuvent que fusionner au mieux afin de projeter une promesse d'être moderne et Africain. C'est à produire ce " plus être " qui est notre devenir mieux comme conscience et liberté que nous devrions nous employer. »

Sans être afro-optimiste, j'ose saluer Mudimbe comme éveilleur d'une renaissance africaine. L'onomastique, qui n'est pas indifférente à la destinée, conforte d'une certaine façon ma confiance.

Nomen est omen, pensait déjà la sagesse antique. Il n'en va certainement pas autrement dans le monde noir où tout est signe.

La racine — *dim* — du patronyme Mudimbe désigne le cultivateur, ce qui remonte loin dans le passé des peuples bantous, plus précisément à l'époque — seuil d'une nouvelle civilisation, au passage du cueilleur chasseur à l'agriculteur.

Mais il y a plus significatif. Dès l'enfance, dès les huit ans, son père ne cessait de lui répéter qu'il était un *mukalenga*, ce que Valentin n'a jamais oublié. Plutôt qu'un nom, *mukalenga* est un titre, une sorte de grade dans le cheminement de l'initiation. Signifiant « seigneur », le mot est à gloser comme « celui qui exprime sa liberté et assume ses choix », ce qui nous reporte à la devise *Etiam omnes, Ego non* que Valentin avait adoptée dès le lendemain de sa sixième latine. L'ajusteur de l'Union Minière aurait-il pressenti la carrière prestigieuse qui attendait son fils aîné ?

Carrière prestigieuse certes, par la maîtrise exceptionnelle du savant qui embrasse tant de savoirs mais aussi par la valeur humaine de celui qui éprouve le souci constant et lancinant de contribuer au salut spirituel et matériel de son peuple. Science et conscience. Ce qui fait décerner à Mudimbe par le chercheur kinois Makolo Muswaswa le titre de *Mukalenga Mulunda*, « seigneur de l'amitié ».

Mukalenga Mulunda, ce titre vaut bien celui de docteur *honoris causa*.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Willy Bal, *Présence, parcours et paradoxes de Valentin Yves Mudimbe* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/vaes100404.pdf>>